

Christian Doumet

Poèmes

SUR LA TERRE ADÉLIE

Des mille enfants que j'eus naguère sur la terre Adélie
Aucun n'a survécu
C'est un désastre sans exemple
Un cataclysme
Propre à roidir dans la mémoire
Le nerf des extases glaciaires
Ancien tango, graisse de phoque
La neige à même
Des visages de natives oubliées
Et avec eux cet à-la-chaîne
Ethnographique plutôt qu'ethnologique

(J'y tiens
En toute chose plus du côté *graphie* que du côté *logie*
Prédilection au *logographe*
Inconnu qui m'obsède – que fais-tu, que fais-tu, toi,
pour ma défense ?)
Inconnu introuvé
Moi béant de mille deuils

Convaincu que lui seul il m'aiderait à assouplir cette banquise
À m'y voir plus finement, plus végétal aussi
Mousse ou lichen
Un peu de vie drossée parmi les aubes
Et regarder en face dans leur gangue de cristal
Les mille fruits de mes parades

Depuis l'errance où je vous parle maintenant
Sur des cargos mal fréquentables, des océans peu fréquentés,
farouches,
L'époque s'épaissit
Complice par courroies
Moyeux machine à battre épis de vagues
Gerbes jaillies sans fin
Elle parle régulier monotone comme une aire de foulage en octobre

Sous les mouches du septentrion
Le raclement des comportes
Elle parle elle rêve son rêve mécaniciste
Et mes centaines de petits morts, là-bas,
Elle s'en nourrit l'ogresse
En fait son vin l'ivresse

Ah ! Chaleur des éclairs nonchalants
Autant d'orages qui tanguent, nous tracent
 Mollement, fatalement,
Charmés par la gouverne magnétique
La caresse des turbines
Tous puissants artefacts qu'un jour ils relaieront dans la continuité
Ce jour qu'ils suffisent à notre propulsion

Alors, mes trébuchés, mes icebergs, affranchie votre incessante
 énigme, dépliés la rumeur et le craquement des os
Refroidiront les forges descendance
Se rallumera, mille feux !, au cœur du noir du mauvais temps le corps
 unique sans destinée des long-courriers transpacifiques.

(22 juin 2000)

UNIQUE, MYSTÉRIEUSE MURAILLE

Est-il possible qu'ils aient tous disparu ?

J'attends encore il se fait tard
Au centre du carrefour
Centaure-amour Dieu-le-Pourri tend aux mouches la chair du
 renoncement
 (Passants, je me souviens, ils l'évitaient
 Passés, le révéraient)
Se peut-il qu'ainsi on disparaisse ?

Dans les tournois du temps, lueur d'aigrettes, de cimiers —
 Possible...
Je ne les revois pas

Ah, mais au cœur d'autrefois les puissantes ruades
Et tout ce foin brûlé à l'écurie de non-retour !

Respirons, respirons large
Mes compagnons absents
Regardons mieux le daguerréotype éternité de notre ancienne
 consécration
Fallait y pressentir déjà le refroidi, la *distraction*

Ainsi vous nous avez laissé
Et seul banc dans la puanteur
Je me vois maintenant dormir vieillissant sur une avenue sans arbre
Fourvoyé parmi les sursitaires d'occupations violentes
Dont la raison dès longtemps s'est perdue
À travers les méandres métropolitains

Moi, étrange à leur affairément,
Je sommeille parlant aux pierres de notre ruine
Elles me comprennent
La voix, le ronron, le *rubato* les aguichent
 Certaines au moins
Les plus influençables, les Amphionides
Mes filles austères
Elles cèdent et bientôt les banques, les saunas, les palaces, toutes
 « pharmacies » de la neuve capitale
S'élèvent dru sur les décharges d'air, de pluie
Sur des terres jamais encore pesées, au vouloir capricieux, à la
 destination supérieurement celée

Mes compagnons vous serez là
Embarqués droit debout vous aussi sur la fameuse proue de pierre
 vertigineuse
Fendant je ne sais quelle solidité
Vous serez là, dites, une main au parapet

Que je vous reconnaisse quand venu par la plaine saccagée du nombre
Je toucherai enfin l'unique, la mystérieuse muraille.

(5 juillet 2000)

NOS INUTILES DÉPENDANCES

Un matin ils couperont les moteurs
Au sortir d'une nuit d'arrogance et d'orgie

Un matin ou un soir
Tout l'or des villes par eux chaviré et fumant bas sur l'ouest
Feront de nous des repentis de la locomotion

Un temps encore les choses balancées fileront leurs errements
Un temps encore
Puis viendra l'immobilité
L'ordre ici, là

Le sceau partout
Et le marteau

Nous contraignant à justifier
Pourquoi venus ?
Pourquoi ce train d'urgences
Pourquoi cette visière fixée sans fin aux archipels ?

Inlassable Devenir

Trop tard ! Trop tard pour braver seul une si vaste entreprise
Et membres engagés aux lointaines inerties
À la question
Nos membres, nos bouches
Eux aussi forcés de rendre ce qui reste de gorge
D'expectorer les dernières phrases nominales
Là où coulaient jadis en abondance forêts, forêts du verbe, cimes,
cimiers, clairières – leur faune

*

Mais plus profond encore, dans le Trias de cet universel *arrêt*
Paraîtront mieux

Fin des croyances, des fétiches !
Les toits crevés nos inutiles dépendances

Et tant mieux de ces hameaux déserts
Tant mieux de leur voir le trognon, la vraie face
On la trouvera rongée
Et les chemins autour usés de conjecture, vaticinants, aveugles tous
Chemins puis routes puis la résille monde monde sexué
Où désormais sur les carrefours sans merveille nous figurons la sainte
croix des vagabonds

18 mai 2000

GRAND BILAN

Viendra tel jour le Grand Bilan
Où les juges olympiens descendront à parler avec leurs *plus*,
leurs *moins* et des condamnations sous la pelisse

Pour écouter la sentence et les chiffres, on nous aura mis front à
la laideur

Des villes submergées et des quartiers épais, des porches
suintant la moiteur des damnés

Nous, si vivement entichés, le matin même encore, de
prouesses érotiques

Cette heure, n'y songeant plus, n'y plus croyant

Certains des nôtres ont pris la fuite, adeptes fatigués,
mauvais calculs :

Non ! C'est ici, c'est bien ici l'*apocalypse-fin-de-semaine*
La nostalgie rendue aux palissades de notre ancienne extase
Les cafés maintenant désertés où l'idée même de notre
sécession se liait à néant

C'est aux bas lieux que le verdict fut rendu

Dans des arrière-boucheries,

Les divins s'y campaient

Entre crochets entre écorchés,

Arrogants, irascibles, multiples

Leur tablier taché disant assez l'idée sommaire et soupçonneuse
qui présidait à leur jugement

« Les lèvres criaient-ils les lèvres qui hier encore sur le boulevard

Ne nie pas

Mais qu'importe !

Ce qu'il fallait saisir, dans l'évanouissement, dans la faiblesse de
ta "vision",

C'est le bâtiment noir de l'Opéra d'État

Et au faîtage, la huppe en feu, l'immense lyre sur plus de noir
encore

Là était la menace, là se tenait la faute »

Puis l'arrêt délivré,

Nous relaxaient tous brusquement

S'en retournaient

Nous laissant à errer au cœur d'innommables reproches jusque
dans les banlieues

Où rougeoyaient des portes d'abattoirs
« Ne pas entrer, disaient les nôtres, malgré l'envie du chaud et
du refuge
Plutôt notre dépouille par l'espace même, au vent ! »

Bruits de wagons en partance mêlés au claquement des
mangeoires,
À la respiration des bêtes, au torrent des urines
Un espoir qui *brillait* de ce côté du large
Fleuve possible au travers de la nuit
Dont là tout près rouleraient les fabriques

Et sur le quai, fardeau d'obscurité, les troncs d'arbre attendaient
Des bois tendres pour le futur
(Peupliers, exotiques...)

Les barges aussi
Affables comme une treille
Enlacées avec l'eau dans une gerbe si confuse, si douloureuse
que *Nature* même donnait un terme à nos flâneries

C'est là que les bourreaux nous ont repris.

(28 octobre 1999)